

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 1

Artikel: Le combat de Marchais et "le miracle" de la Marne
Autor: Grasset, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—
Prix du numéro : fr. 1.50.		

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne _____ Compte de chèques post. II. 5209
ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

Le combat de Marchais et « le miracle » de la Marne

Vingt-trois ans après la victoire de la Marne, alors que les archives de tous les belligérants sont riches et fort bien tenues, l'histoire en est encore, péniblement, à dégager, bribe à bribe, ce grand événement de la gangue des erreurs et même des légendes.

Cette victoire libératrice, nous savons que les Allemands l'ont tout simplement niée... Ils ont expliqué le brusque arrêt de leur offensive foudroyante *nach Paris*, par une série de hasards et par quelques défaillances individuelles... D'aucuns ont parlé de *miracle* et le mot a fait fortune.

L'historique officiel du Grand état-major britannique, en toute bonne foi, a indiqué, jusqu'à l'année dernière, que c'était le passage de la Marne, à l'ouest de Château-Thierry, par l'armée britannique se portant à l'attaque, qui avait déterminé, sans autre combat, la retraite des armées allemandes.

Des polémiques amicales, en vue desquelles les revues militaires britanniques nous ont ouvert leurs colonnes avec empressement, ont facilement fait admettre à nos

amis que si le passage de la Marne par la petite armée French, a bien été le *signal* de la retraite allemande, elle n'en a pas été la *cause déterminante* ; que cette cause, avec d'autres circonstances particulières, fut, en réalité, le combat de Marchais, où la droite de la II^e armée de von Bülow fut rudement bousculée par des régiments du 18^e corps d'armée français.

Avec cette bonne grâce qui est la caractéristique des armées vraiment riches de gloire, l'état-major britannique s'est incliné et la nouvelle édition de son *Historique officiel* donne au combat de Marchais la place qui lui est due.

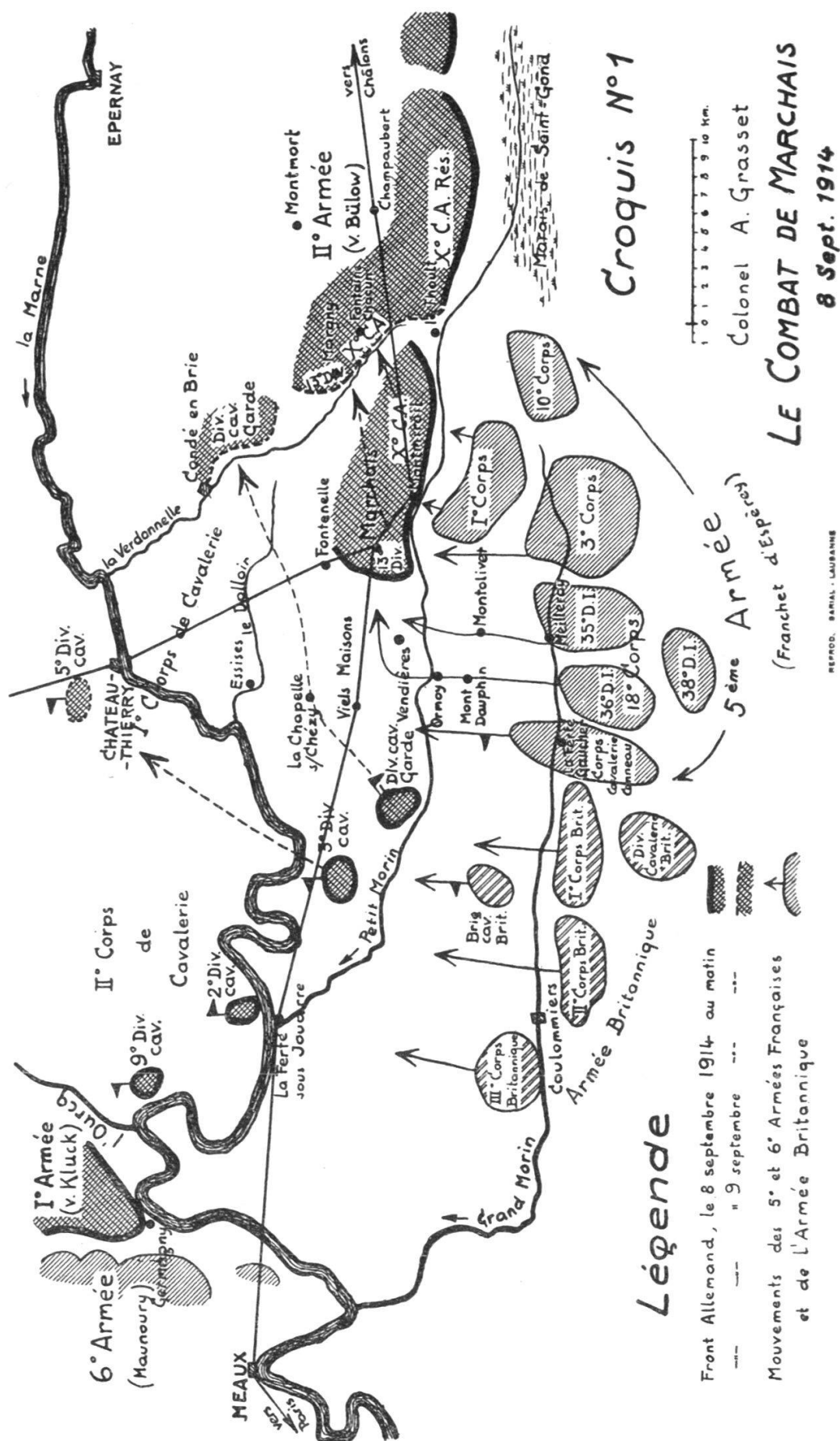
C'est pourquoi il nous a paru intéressant de mettre en pleine lumière ce point d'histoire tout récemment acquis et de mieux faire connaître un épisode des plus glorieux, auquel la France doit son salut.

LA BATAILLE, LE 8 SEPTEMBRE AU MATIN. — LA BRÈCHE DANS LE FRONT ALLEMAND, ENTRE KLUCK ET BÜLOW.

Le 8 septembre au matin, de Paris à Verdun et de Verdun à la frontière suisse, sur un front de plus de mille kilomètres, les canons hurlent. Les combattants de 14 armées, soit de 82 divisions alliées, françaises et britanniques et de 85 divisions allemandes, environ 3 millions d'hommes de chaque côté, sont face à face, depuis trois jours, à portée de fusil et, par endroits, de pistolet.

A l'est de Châlons, la lutte se poursuit, front contre front, indécise et acharnée.

A l'ouest de Châlons, au contraire, la situation évolue rapidement et semble offrir des possibilités de solution. La I^{re} armée allemande, de von Kluck, contrevenant aux ordres qu'elle avait reçus, n'avait laissé devant Paris qu'un rideau d'un corps d'armée, pour surveiller le Camp retranché et avait imprudemment poussé en avant son centre et sa gauche jusque sur le Petit Morin. L'attaque de Gallieni obligeait maintenant ce centre et cette gauche à rétrograder



sur l'Ourcq, pour renforcer le rideau laissé là, et de ce fait, une large brèche s'ouvrait dans le front allemand, entre Fontenelle, droite de la II^e armée et Germigny, gauche de la I^{re} armée engagée devant Paris : un vide de 35 kilomètres, à vol d'oiseau, gardé seulement par deux corps de cavalerie.

Douze mille cavaliers, répartis sur un front de 35 kilomètres, tout spécialiste estimera qu'ils y sont tout de même un peu perdus, fussent-ils des centaures !... Situation d'autant plus dangereuse qu'en face de ladite brèche, les Alliés ont des forces importantes : toute l'armée britannique, forte de trois corps d'armée et d'une division de cavalerie et la gauche de la 5^e armée française, faite du 18^e corps d'armée et du corps de cavalerie Conneau.

Ajoutons que, par des prisonniers, capturés dans la soirée du 7, Anglais et Français ont même été avertis de l'existence du vide ouvert devant eux par le brusque retrait de l'armée von Kluck.

L'INITIATIVE DU GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY, COMMANDANT LA 5^e ARMÉE.

Il faut dire, pour éclairer le sujet du jour qui lui convient, qu'à cette époque, si Anglais et Français combattaient côte à côte en excellents camarades, ils n'étaient nullement subordonnés à un commandement unique et chacun d'eux avait le droit d'envisager la situation à sa manière. Chaque action commune nécessitait donc une entente préalable entre les exécutants.

Or, le maréchal French, commandant le Corps expéditionnaire britannique, refroidi par les pertes sérieuses qu'avaient subies ses troupes en Belgique, était devenu fort prudent et ne se souciait nullement de s'engager le premier, toutes voiles dehors, dans la brèche ouverte... Après tout, cette brèche pouvait bien cacher quelque piège.

Quant à la 5^e armée française, à la tête de laquelle le

général Franchet d'Esperey venait de remplacer, depuis trois jours, le général Laurezac, sa gauche se trouvait bien aussi devant le vide, mais elle ne pouvait se lancer non plus tout de suite, à corps perdu, à la poursuite de von Kluck, parce que tout d'abord, son centre et sa droite étaient retenus devant les solides positions du gros de l'armée von Bülow et que la gauche de l'armée ne pouvait pas pousser de l'avant, tandis que le centre et la droite demeuraient immobilisés. En second lieu, la mission impérative lui avait été imposée, d'étayer avant tout, par toutes ses forces disponibles, l'armée Foch, la 9^e, sa voisine de droite. Celle-ci était, en effet, dangereusement pressée par des forces supérieures allemandes, qui risquaient de percer, vers Tère Champenoise, le centre du dispositif français.

Avec son habituelle rapidité de conception, le général Franchet d'Esperey a tout de suite discerné la seule solution que comportait la situation. Une solution d'apparence fort simple, à la vérité, mais dont l'exécution, le général le savait bien, était délicate pour la 5^e armée, dont les troupes étaient réduites au dernier degré de l'épuisement.

Laissant à l'armée britannique le soin de talonner von Kluck, il va n'engager la gauche de la 5^e armée : le corps de cavalerie Conneau et le 18^e corps d'armée, dans la brèche ouverte, que juste assez profondément pour prendre nettement à revers la droite de Bülow. Ainsi, il mettra la II^e armée allemande en très sérieuse difficulté et par là, il appuiera indirectement, mais de la manière la plus efficace, l'armée Foch.

C'est là le sens des ordres donnés dès le 7 septembre au soir. Aux termes de ces ordres, le centre et la droite de la 5^e armée vont se porter à l'attaque, le 8 au matin, contre le front de la II^e armée allemande, depuis Montmirail jusqu'au Thoult. Quant au 18^e corps, il se portera par Montolivet et Vendières vers Fontenelle et se plaçant face à l'est, attaquera la droite de cette armée. Le corps de cavalerie Conneau prolongera à gauche l'action du 18^e corps et assurera la liaison avec l'armée britannique.

LA CAVALERIE ALLEMANDE SE RETIRE, DÉCOUVRANT LA
DROITE DE BÜLOW.

Un mince rideau de cavalerie allemande, nous l'avons dit, masquait seul la dangereuse brèche. Ce rideau va se déchirer, le 8 au matin.

Bousculée par la cavalerie anglaise, la 5^e division de cavalerie allemande s'est repliée en désordre et se trouve rejetée, avant midi, dans la région au nord-est de Château-Thierry.

Isolée de ce fait, la division de cavalerie de la Garde va donc se replier, elle aussi, à 13 heures, derrière le Dolloir, mais non sans avoir averti la 13^e division, division de droite de l'armée Bülow, établie sur les hauteurs de Marchais, que sa droite est désormais entièrement découverte et que l'ennemi la menace.

La position de Marchais est un véritable bastion, facile à défendre et couvert, en outre, vers l'ouest par des bois, où, avec des moyens appropriés, il serait possible de prolonger indéfiniment la résistance.

Mais la 13^e division allemande n'a dans cette région que deux de ses régiments : le 158^e et le 13^e et en soutien, le 57^e, de la 14^e division. Ce sont d'ailleurs là d'excellents soldats du VII^e corps, ce corps westphalien dont le général von Einem a fait une unité d'élite.

En outre, bien qu'appuyées par de nombreuses mitrailleuses et par une puissante artillerie, ces forces sont réparties sur un front trop large, mesurant 9 kilomètres, depuis Marchais jusqu'à Fontenelle, dont, par surcroît, la partie nord, aux abords couverts et légèrement mamelonnés, est favorable à une attaque débordante de l'ennemi.

On peut croire qu'immédiatement informé de cette situation, le général von Bülow, déjà fort préoccupé depuis qu'il savait qu'une large brèche était ouverte à sa droite, fut loin d'être réconforté par la nouvelle que, devant cette brèche, son flanc droit n'était pas, lui-même, indiscutablement établi !

LE 18^e CORPS SE PORTE EN AVANT.

Le cadre de l'action étant ainsi tracé, rapprochons-nous des combattants et présentons le 18^e corps.

C'est le corps d'armée de Bordeaux. Depuis quatre jours, c'est-à-dire depuis la veille du commencement de la bataille de la Marne, il est commandé par le général de Maudhuy, que le général Joffre a désigné pour succéder au général de Mas Latrie.

Le général de Maudhuy, ancien professeur à l'école supérieure de guerre, est connu, estimé et aimé de toute l'armée. Il a pris en main ce corps d'armée fatigué par quatorze jours et quatorze nuits d'une retraite épuisante et tout de suite, par sa manière directe et prenante de commander, il l'a galvanisé.

Le 18^e corps compte 3 divisions : la 35^e, la 36^e et la 38^e.

La 35^e est commandée par le général Marjoulet. Elle est composée de gens du Bordelais, pleins d'entrain et de bonne humeur, à qui la misère d'une retraite pénible et prolongée pesait fort, mais qui, depuis qu'il s'agit de marcher en avant, ont retrouvé toutes leurs qualités natives.

La 36^e division est commandée par le général Jouannic. Elle est formée de contingents basques, béarnais, haut-pyrénéens et landais. La majorité sont des montagnards robustes, agiles, durs à la fatigue, d'un moral élevé et capables de terribles élans.

La 38^e division est commandée par le général Schwartz. C'est une division d'Afrique composée de zouaves et de tirailleurs indigènes. Elle ne figurera pas sur le champ de bataille de Marchais.

Nous avons dit que l'ordre de la 5^e armée prescrivait au général de Maudhuy de marcher, le 8 septembre, en direction de Montolivet et de Vendières, puis d'infléchir son axe de marche sur Fontenelle. La division Jouannic devait opérer à l'ouest de cet axe ; la division Marjoulet à l'est ; la division Schwartz suivre, en soutien.

Ainsi, le 8 septembre, à 6 heures du matin, le corps

d'armée est en mouvement, en formation de combat. Dans les divisions, les deux brigades sont accolées ; dans les brigades, les deux régiments accolés ont chacun deux bataillons en première ligne et un bataillon en soutien.

Terrain facile. Le Grand Morin est un fossé encaissé dans des rives abruptes, mais il roule peu d'eau ; il n'est ni large ni profond. On le franchit en plusieurs points, sur des passerelles, sur des troncs d'arbres ou à gué...

D'ennemi, point ; pas même d'obus. Le temps s'est couvert et il pleut. Hommes et chevaux fatigués marchent tout de même. On est gai. On va à l'ennemi, au moins ; on n'a plus l'angoissante et intolérable hantise des yeux réprobateurs des misérables habitants fuyant l'invasion et demandant à leurs soldats, qui marchent à côté d'eux, à quoi ils servent et s'ils vont reculer encore longtemps...

Les habitants de Montolivet disent que les Allemands sont fatigués, eux aussi et que, hier soir, ils ont quitté le village, précipitamment.

C'est à 9 heures 30 que la division Marjoulet est arrivée à Montolivet, tandis que la division Jouannic arrivait à Montdauphin.

Les deux divisions ont ainsi parcouru chacune 10 kilomètres en deux heures et demie, presque toujours à travers champs. Quatre kilomètres à l'heure, dans de pareilles conditions, c'est une performance des plus honorables, pour des troupes fatiguées.

A ce moment, par des patrouilles du 10^e hussards, qui battaient l'estrade en avant des divisions, le général de Maudhuy est informé de la présence de l'ennemi. Les Allemands seraient retranchés, en forces, derrière le Petit Morin, sur les hauteurs entre Montmirail, Marchais et à l'ouest de ces localités, mais les ponts sur la rivière, depuis la Celle jusqu'à Ormoy, sont libres et en bon état.

Décision immédiate : la division Marjoulet va attaquer de front, par le sud, la position Vendières-Marchais ; la division Jouannic, franchissant le Petit Morin dans la région d'Ormoy, débordera cette position par l'ouest.

Recommandations spéciales : étant donnée la nature du terrain mouvementé et parsemé de boqueteaux favorables à toutes les traîtrises ; étant donné aussi que le libre passage laissé sur les ponts, à moins de 600 mètres de la position ennemie, peut fort bien cacher un piège, on marchera très prudemment et en garde. On ne lancera une attaque qu'après de très soigneuses reconnaissances et quand on sera à peu près exactement fixé sur le contour apparent et sur la nature des organisations de l'ennemi. Toutes les attaques seront précédées d'une préparation aussi complète que possible par l'artillerie.

Enfin, l'attaque de front de la division Marjoulet ne se déclenchera que quand l'attaque de revers de la division Jouannic commencera à faire sentir son effet.

A 10 heures 30, tous les ordres étaient expédiés. Le général de Maudhuy installait son P. C. à Montolivet où il appelait la division Schwartz qu'il désirait y garder à sa disposition et tout de suite, il partait, à cheval, pour aller en personne, aiguiller sur place ses généraux de division.

LES DIVISIONS ABORDENT LE PETIT MORIN.

Souples, les divisions se portent en avant. Le général Marjoulet, dont la division, celle de droite, aura sans doute à fournir un effort de percée, place ses deux brigades l'une derrière l'autre. A la division Jouannic, les deux brigades restent accolées, au contraire, pour tenir un front plus large et déborder de toute manière la droite de l'ennemi, laquelle doit être à Vendières, mais n'a pas pu être déterminée d'une manière précise.

Quelques obus arrivent maintenant. Ce sont des 77. Ils éclatent haut et un peu au hasard, semble-t-il, piquant le paysage de points blancs qui surgissent et disparaissent et troublant le silence de coups de tonnerre espacés. Avant que ces obus ne soient vraiment gênants pour l'infanterie, les trois groupes d'artillerie de la 35^e division, se glissant

par les ravins, viennent se mettre en batterie sur le mamelon 184, au sud de Celle. Les chefs de groupes ont devancé leurs batteries, au galop de leurs chevaux et la jumelle à l'œil, ils cherchent les canons ennemis.

Le général de Maudhuy envoie aussi sur ce mamelon deux groupes de l'artillerie de corps, de sorte que, dès 11 heures, il y a là 60 canons. Ces pièces manquent bien un peu de projectiles ; les batteries ennemies, qui se défilent bien, ne sont pas très visibles... nos artilleurs tirent tout de même, autant pour rendre les artilleurs adverses plus prudents, que pour soutenir le moral des fantassins.

On fait ce qu'on peut. A cette époque, nous ne savions pas encore utiliser les avions, pour régler le tir de l'artillerie.

Bref, un peu avant 11 heures, et sans pertes appréciables, le 144^e régiment, avant-garde de la brigade de tête de la 35^e division ; le 34^e et le 18^e, régiments d'avant-garde des deux brigades accolées de la 36^e division, cheminant à travers les boqueteaux en petites colonnes de sections à la file indienne, sont tous arrivés sur le Petit Morin.

De la 35^e division, les trois bataillons du 144^e abordent la rivière à Villiers, à la Celle et même à Vinet, dont le pont a été reconnu libre aussi.

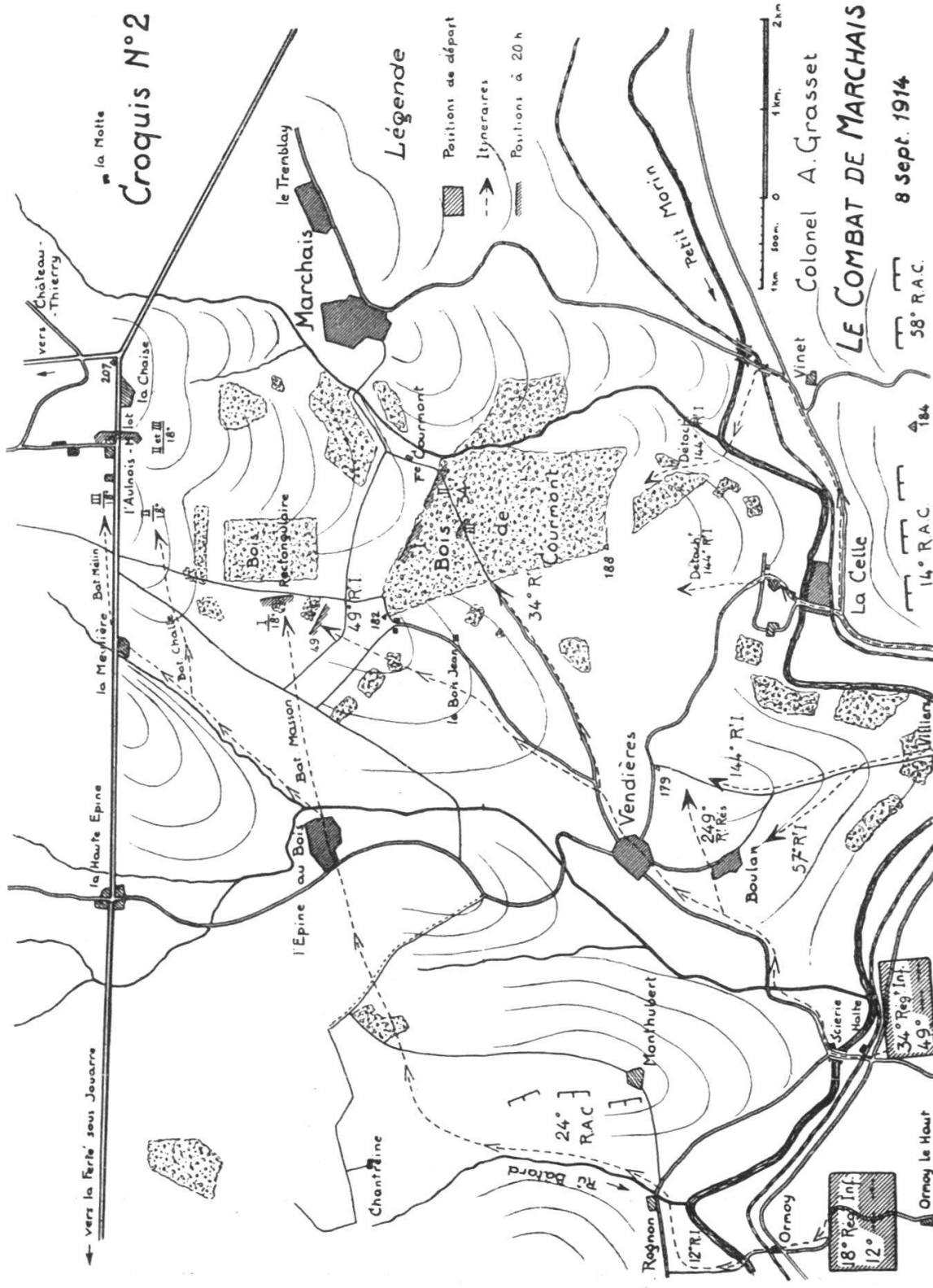
De la 36^e division, le 34^e est à la Scierie d'Ormoy ; le 18^e, à Ormoy.

Le général de Maudhuy est auprès du général Marjoulet et, à pied d'œuvre, ayant vu le terrain, lui confirme la mission de la 35^e division. Cette division va prendre pied sur le plateau Vendières-Marchais, entre les mamelons 179 et 188 et par une attaque vigoureuse, y fixera l'ennemi, que la 36^e division attaquera par l'ouest.

Le commandant du corps d'armée se rend ensuite auprès du général Jouannic et lui précise les modalités de l'attaque de revers de la 36^e division.

Ces modalités, les voici :

La 71^e brigade attaquera d'abord le bois de Courmont, puis le village de Marchais. Sa droite sera couverte par le 249^e, que le général de Maudhuy détache, à cet effet,



de la réserve du corps d'armée. La 72^e brigade, débordant par le nord le bois de Courmont, se glissera par l'Epine aux Bois et s'étendra au besoin jusqu'à la Haute Epine, pour attaquer l'Aulnois-Milot, puis la Chaise et le carrefour 207 des routes de La Ferté sous Jouarre et de Château-Thierry. Ainsi assailli par l'ouest et par le sud, l'ennemi ne s'attardera vraisemblablement pas longtemps dans cette tenaille.

Exécution immédiate.

LA 35^e DIVISION EST IMMOBILISÉE.

A la 35^e division, nous l'avons dit, les deux brigades sont l'une derrière l'autre et dans les brigades aussi, les régiments se suivent.

Le 144^e, de la 70^e brigade, est donc en première ligne et ses trois bataillons sont étalés sur le front d'environ 3 kilomètres qui sépare le pont de Vinet du pont de Villiers. Un front très étendu au départ, mais qui se réduira, au fur et à mesure de la progression, de manière à n'avoir que 2 kilomètres entre les mamelons 179 et 188.

Le 57^e, deuxième régiment de la 70^e brigade, suivra le 144^e, en débouchant tout entier par le pont de Villiers et en s'élevant vers Boulan.

Quant à la 69^e brigade, la deuxième de la 35^e division, le général Marjoulet l'a gardée à sa disposition, au sud de la rivière, pour faire effort, au moment voulu, ou pour parer à tout accident.

Donc, les trois bataillons du 144^e, en petites colonnes de sections, gravissent les pentes, au nord de la Celle. Ces pentes sont escarpées, mais justement à cause de cela, l'artillerie allemande, qui dispose pourtant de canons à tir courbe, ne peut atteindre ces petits serpents qui se glissent à contre-pente, de boqueteau en boqueteau, d'abri en abri...

Le mouvement est lent, parce qu'il faut attendre les camarades attardés au passage du fossé du Petit Morin et fouiller soigneusement les moindres couverts, qui peuvent abriter des nids de mitrailleuses.

Aucune infanterie ennemie ne se montre, même pas une patrouille et les pertes sont nulles, mais il est déjà 15 h. 30, quand les éclaireurs de ce régiment atteignent la crête 179-188. Or, à leur grande surprise, ils s'y heurtent... au 34^e, de la 36^e division, qui attaquait, à ce moment, d'ouest en est, avait déjà, comme nous allons le voir, largement dépassé Vendières, à cette heure et marchait droit sur le bois de Courmont.

Pourquoi ce coïncement ? — C'est que, d'après tous les calculs, Vendières devait résister. Or Vendières, peut-être faiblement occupé par l'ennemi et menacé à la fois de l'ouest et du sud, ne résista pas... de sorte que l'attaque de revers de la 36^e division, que rien n'avait arrêtée, avait progressé plus rapidement que l'on ne pouvait le supposer.

Bref, la 35^e division doit stopper, pour ne pas piquer dans le flanc de la 36^e et elle va être immobilisée : le 144^e, sur la crête 179-188 ; le 57^e, à Boulan et toute la 69^e brigade, sur la rive sud du Petit Morin.

Le général Marjoulet s'est empressé de rendre compte de l'immobilité forcée de sa division du général de Maudhuy, en même temps qu'il en informait le général Jouannic et se déclarait prêt à appuyer son attaque.

C'est donc sur la 36^e division que va se concentrer tout l'intérêt de la journée. Revenant un peu en arrière dans le temps, transportons-nous auprès de cette division.

Nous l'avons laissée, à 11 heures, devant le Petit Morin, la 71^e brigade, à droite, à la Scierie d'Ormoy ; la 72^e à gauche, au pont d'Ormoy.

A la 71^e brigade, le 34^e est en tête, suivi du 49^e ; à la 72^e, c'est le 18^e qui est suivi du 12^e. Nous allons d'abord voir opérer cette brigade.

A LA 36^e DIVISION.MARCHE D'APPROCHE DE LA 71^e BRIGADE.

Il est 11 heures. Le 34^e franchit le Petit Morin à la Scierie d'Ormoy.

Ce passage, qu'aucun obus ne vient troubler, s'exécute aussi rapidement et avec autant de précision qu'une manœuvre de service en campagne. Les bataillons qui étaient massés en colonnes doubles, se ploient en files indiennes pour passer sur le pont, puis, au pas de course, les colonnes doubles se reforment et dégagent le terrain. En trois quarts d'heure, tout est terminé et le régiment, dans un ordre parfait, monte vers Vendières où ses éclaireurs, lancés en avant depuis longtemps, n'ont, à leur grand étonnement, éprouvé aucune résistance.

La progression, protégée par la croupe de Vendières, au lieu d'être menacée par elle, s'exécute donc en toute tranquillité et à l'abri des projectiles de l'artillerie ennemie. Les obus allemands passent en effet en ronflant, au-dessus des têtes des fantassins invisibles dans leur bas-fond et vont chercher les batteries du 24^e d'artillerie, établies vers Monthubert.

A 13 heures, le 34^e est tout entier à Vendières. Là, il doit attendre le 49^e, son camarade de brigade et tout en lançant ses éclaireurs vers le bois de Courmont, le colonel Capdepont, puisqu'il n'y a ici aucun danger, ordonne à son régiment d'exécuter la grande halte qui n'a pu être faite au sud du Petit Morin. Pas de feux, bien entendu ; donc, pas de soupe ni de café chaud, mais on ouvre des boîtes de conserves et on se restaure tout de même. On est à jeun ; on marche depuis l'aube ; on a fort peu dormi, cette nuit, et vraiment le moral avait besoin d'être alimenté.

Pendant ce temps, le 49^e a franchi, lui aussi, le Petit Morin au pont de la Scierie d'Ormoy. Il arrive vers 14 heures et se place à la gauche du 34^e. Le lieutenant-colonel Birot,

qui le commande, a pu mettre à profit, lui, le temps du passage de la rivière par le 34^e, pour faire exécuter une grande halte à son régiment, au sud du Petit Morin, de sorte qu'à 14 heures, toute la 71^e brigade est en bonne forme devant Vendières, prête à partir à l'attaque.

Des renseignements sont arrivés pendant ces préparatifs. L'ennemi aurait quelques éléments dans le bois de Courmont : des effectifs peu nombreux, peut-être, mais surtout des mitrailleuses, bien approvisionnées. La ferme Le Bois Jean est inoccupée, mais des forces importantes sont en position dans la région 207-Marchais, derrière des tranchées, des maisons et des boqueteaux organisés défensivement et tenus par de l'infanterie pourvue de mitrailleuses.

Le général Bertin, commandant la 71^e brigade, arrivé à Vendières avec le 49^e, est tout de suite frappé de la difficulté que va présenter l'attaque de front du bois de Courmont, qui lui a été prescrite. Un glacis de 2 kilomètres 500 à franchir sous le feu de mitrailleuses nombreuses et bien approvisionnées, sans doute aussi sous le feu de l'artillerie... on éprouvera certainement des pertes énormes et le succès est loin d'être assuré.

Le général décide donc de ne pas tenter cette opération scabreuse et de tourner par le nord le bois de Courmont. C'est là contrevenir aux ordres reçus, mais c'est un sentiment de prudence qui dicte cette initiative au commandant de la 71^e brigade. Le général Jouannic n'a pas vu le terrain ; s'il était ici, peut-être donnerait-il d'autres ordres.

La brigade prendra donc comme axe de mouvement le chemin Vendières, ferme Le Bois Jean : le 34^e, à droite de ce chemin, marchant d'abord vers la corne nord du bois de Courmont, puis de là, se rabattant à l'est sur Marchais, objectif final ; le 49^e, à gauche de ce chemin, prenant comme premier objectif les boqueteaux au nord de la ferme Le Bois Jean et de là, comme deuxième objectif, Marchais, en même temps que le 34^e et à sa gauche.

Le 249^e régiment de réserve, qui a été mis par le commandant du corps d'armée à la disposition de la brigade, suffira

pour protéger son flanc droit et fixera par ses feux les éléments ennemis qui se trouvent dans le bois de Courmont.

Les commandants des deux régiments sont réunis devant Vendières et le général leur donne ses instructions, conformément aux nouvelles dispositions.

A 15 heures, les trois groupes de 75 du 24^e régiment d'artillerie, en batterie derrière la crête 182-Monthubert, ouvrent le feu et écrasent sous leurs obus explosifs La Chaise, Marchais et l'Aulnois-Milot, tandis que leurs obus à shrapnels arrosent les crêtes avoisinantes et les boqueteaux.

Un coup de sifflet. Tout le monde est debout et cinq minutes plus tard, le 34^e et le 49^e sont en formation de combat, à l'est de Vendières, l'un à droite, l'autre à gauche du chemin Vendières-ferme Le Bois Jean. Nous allons accompagner successivement chacun des deux régiments.

LE 34^e ATTAQUE LE BOIS DE COURMONT.

Derrière ses éclaireurs, le 34^e marche vers la corne nord du bois de Courmont, les bataillons en colonnes doubles largement espacées, car l'intervention de l'artillerie ennemie est à prévoir, dès qu'on s'engagera dans la plaine.

En effet, à peine a-t-on quitté les abords de Vendières, que les obus arrivent en trombe... Terrain découvert et sans abris... Les intervalles et les distances entre les unités sont doublés et on avance quand même, en pressant le pas et en courbant le dos...

D'ailleurs, on a la satisfaction de remarquer que les artilleurs ennemis, sans doute mal orientés, débouchent trop haut les événements de leurs fusées, de sorte que leurs obus éclatent trop haut et que les shrapnels tombent sans force autour de nos soldats, dont cette constatation excite l'ardeur.

Mais bientôt, voici que le tac-tac pressé des mitrailleuses éclate, à la lisière du bois de Courmont, dont aucun écran

ne sépare. Ceci est plus dangereux que les obus, d'autant plus dangereux même que le 249^e, dont on escomptait l'intervention pour neutraliser la lisière de ce bois, n'est pas encore en mesure d'intervenir.

L'initiative la plus large est en honneur au 18^e corps. Le colonel Capdepont prend donc tout de suite une décision hardie qui, tout en le maintenant dans le cadre de l'opération engagée, lui paraît moins dangereuse que l'exécution stricte de l'ordre reçu.

Les points d'où partent les feux semblent beaucoup moins nombreux qu'on ne pouvait le supposer de Vendières. C'est donc que les mitrailleuses ne sont pas nombreuses et on peut réussir à les enlever, en manœuvrant. Au contraire, on risque de perdre beaucoup de monde en leur présentant le flanc, puisque le 249^e n'est pas en mesure de les neutraliser en temps utile.

Le 34^e va donc attaquer ce bois, en piquant droit dans la direction de Marchais, objectif final du régiment, Marchais, que de la lisière est du bois de Courmont on sera d'ailleurs tout à fait en mesure d'attaquer. Nous savons qu'en prenant cette initiative, si le colonel commandant le 34^e contrevenait aux instructions du général Bertin, commandant la brigade, il se trouvait justement exécuter, sans les connaître, mais littéralement, celles du général Jouannic, commandant la division.

Averti, à 16 heures, de la décision du colonel Capdepont, le général Bertin l'approuve. Il prescrit seulement qu'arrivé à la lisière est du bois de Courmont, le 34^e attendra, pour attaquer Marchais, que la 72^e brigade, opérant à sa gauche, ait commencé l'attaque de La Chaise et du mamelon 207.

Donc, le 34^e se met en devoir d'attaquer le bois de Courmont. Il le fait sur un front d'environ 800 mètres, assez large pour permettre aux unités de manœuvres, avec 4 compagnies en première ligne, 4 compagnies en soutien et un bataillon disponible, en cas d'imprévu.

Le calcul du colonel Capdepont était juste : l'ennemi n'était pas en force dans le bois ; il ne s'attarde pas. Les

mitrailleuses se taisent. Nos compagnies de première ligne, la baïonnette haute, abordent le couvert et y pénètrent. On y trouve quelques équipements, du linge abandonné, d'une propreté ...douteuse, quelques boîtes de conserves, quelques biscuits, quelques cartouches, d'autres richesses, mais d'ennemis, point... On fouille attentivement les fourrés ; le bois est vide... On gagne la lisière nord et les deux bataillons de tête la garnissent rapidement... Mais à peine nos éclaireurs se montrent-ils sur cette lisière, qu'une pluie de balles les y accueille. La lisière est en contre-bas. Elle est dominée par des maisons, entre autres par la ferme de Courmont, par des boqueteaux, dont l'un cache Marchais. Tout cela est à moins de 500 mètres et garni de mitrailleuses... Les balles, par milliers, sifflent, claquent, ricochent et repartent en hurlant, fauchent les branches et font des victimes... Il faut se retirer à l'intérieur du couvert.

Le colonel étudie tout de même son nouveau champ de bataille. Aucun cheminement abrité n'existe de ce côté, pour atteindre Marchais. Le ravin du ruisseau de Marchais, qui pourrait en être un, est pris d'enfilade par des boqueteaux qui commandent sa vallée et sont garnis de mitrailleuses. Le colonel doit reconnaître que le débouché du bois sera difficile sur ce point, quand le signal sera donné, de monter à l'assaut de Marchais. Il est près de 17 heures. Le temps, couvert depuis midi, était devenu très lourd et un violent orage éclate soudain, inondant la région de trombes d'eau.

Stoïques, nos soldats tendent le dos et réfléchissent, eux aussi, à la situation. Quelqu'un demande au commandant du 2^e bataillon si on ne pourrait pas profiter de cette tornade, qui va rendre l'ennemi moins attentif, pour glisser une section jusqu'à la ferme de Courmont qui, contrairement aux maisons avoisinantes, ne semble pas occupée. De là, on pourra mieux voir et contrebattre les environs. D'ailleurs, de quoi se plaindrait la section envoyée là ? Elle y sera, du moins, à l'abri de la pluie... Raffet n'eût pas laissé échap-

per ce trait. La proposition est adoptée. Il s'agit d'une mission de sacrifice, pour laquelle il faut désigner une section et une section de mitrailleuses. Tout le monde s'intéresse à l'affaire. Tout le monde voudrait y aller. Le chef de bataillon désigne la section la plus rapprochée de l'objectif : c'est celle du sous-lieutenant Surinne, de la 8^e compagnie, qu'accompagnera la section de mitrailleuses du lieutenant Daugreuilh.

Les préparatifs ne traînent pas et sous l'averse, rampant dans la boue, ces braves se glissent, homme par homme, de buisson en buisson, d'arbre en arbre, de fossé en fossé... jusqu'à la ferme de Courmont.

Le séjour dans cette maison de plaisance se révèle vite peu enchanteur. Les quelques hommes qui se trouvent là : une vingtaine, au total, sont exposés aux balles qui viennent des deux lignes et doivent se protéger autant de l'arrière que de l'avant. Un avantage, pourtant : la ferme, située dans un creux du terrain, n'a pas grand chose à craindre de l'artillerie. Les deux mitrailleuses du lieutenant Daugreuilh sont donc installées aux fenêtres, derrière des paillasses et d'épais matelas et commencent immédiatement un tir méthodique sur les lisières des bois environnants, que l'ennemi, surpris, évacue successivement.

Le 34^e va rester jusqu'à la nuit dans cette position : une section et une section de mitrailleuses dans la ferme de Courmont ; les 1^{er} et 2^e bataillons largement étalés le long de la lisière nord-est du bois de Courmont ; le 3^e bataillon groupé, disponible à la disposition du colonel, dans l'intérieur du bois. Le régiment est prêt à agir et il attend, pour s'élancer à l'assaut de Marchais, le signal que sera pour lui l'attaque de la 72^e brigade.

(A suivre.)

Colonel A. GRASSET.
